Réseau International
Site de réflexion et de réinformation

reseauinternational.net Imprimé le 4 avril 2026

L’hôpital qui se moque de la Charité

April 2, 2026
Catégories: Analyses, Conflits internationaux, États-Unis, Iran, Moyen-Orient
Étiquettes: États-Unis, Iran, Israêl
Auteurs: pacaw

par Azzedine Kaamil Aït-Ameur

Quand Marco Rubio critique l’Iran pour ses dépenses militaires au détriment de sa population, iloffre un exemple presque caricatural d’inversion accusatoire.

«Ils trouvent toujours de l’argent pour investir dans des missiles», déclare-t-il, pointant du doigt les choix budgétaires de Téhéran malgré les difficultés économiques du pays.

Car enfin, de quoi parle-t-on vraiment ?

D’un pays, les États-Unis, qui viennent de déclencher – pour la deuxième fois en moins d’un an – une attaque contre un État souverain, alors même qu’une issue diplomatique restait possible.

D’une guerre régionale dont ils ont pris l’initiative, et dont ils peinent aujourd’hui à définir l’issue.
Et dans le même temps, Washington prétend donner des leçons de priorités budgétaires.

Dans ce récit, l’absurde n’est pas que l’Iran dépense pour se défendre. L’absurde, c’est qu’on semble lui reprocher de ne pas avoir disparu quand l’occasion s’est présentée.

Une guerre choisie, pas subie

Ce conflit n’est pas le fruit d’un engrenage incontrôlé. Il est le résultat d’une décision politique assumée par l’administration de Donald Trump : frapper, escalader, imposer un rapport de force.

Les justifications avancées – menace imminente, nécessité stratégique – restent discutées. Mais un fait demeure : ce sont les frappes israéliennes et américaines qui ont déclenché cette guerre, visant un pays qui n’avait engagé aucune attaque directe contre eux au moment de l’offensive.

Bien sûr, l’administration de Donald Trump avait commencé à en poser les termes.

Le récit n'était pas encore stabilisé, mais le glissement était déjà là.

On ne parlait plus de frappe préemptive, mais de frappe préventive.

Non pas empêcher une attaque,
mais prévenir la réponse à celle que l'on s'apprête à lancer.

Une logique qui se tient.

L'isolement américain

Contrairement aux grandes interventions passées, les États-Unis ne sont pas à la tête d'une coalition large. Les alliés européens hésitent, refusent, et finalement prennent leurs distances.

Même au sein de l'OTAN, les tensions sont visibles. Les critiques de Marco Rubio sur le manque de soutien en disent long :

«Nous allons devoir réexaminer la valeur de l'OTAN».

Et encore :

«Quand nous avons besoin de nos alliés, ils nous refusent l'accès à leurs bases et à leur espace aérien».

Le constat est là, presque brut : les alliés ne suivent pas.

Et pourtant, rien ne semble réellement changer.

Le récit se poursuit, comme si la coalition existait encore.
Comme si l'isolement n'était qu'un détail.

Puis le reproche apparaît.
Non pas celui d'une absence de soutien –
mais d'un soutien insuffisant, trop lent, trop hésitant.

Comme si leur accord était acquis,
et que seul leur retard posait problème.

Autrement dit, les États-Unis ne font pas face à un Iran isolé – ils mènent une guerre que beaucoup refusent d'endosser.

À entendre Donald Trump, Pete Hegseth et Marco Rubio, une question plus dérangeante finit par s'imposer :
la Maison-Blanche est-elle encore un centre de décision stratégique –
ou le théâtre d'une fuite en avant ?

Le miroir iranien

Et c'est là que l'argument se retourne.

Car si l'Iran a massivement investi dans ses capacités militaires, ce n'est pas dans le vide.
C'est le produit d'une histoire – faite de conflits, de sanctions, de pressions constantes.

Une accumulation.
Une mémoire.

FR

Aujourd'hui, cette stratégie produit ses effets.

Malgré la supériorité militaire de ses adversaires, Téhéran est en mesure de répondre – autrement, de manière asymétrique.

Et de tenir.

Alors le regard se trouble.

Ce que Washington dénonce,
Téhéran l'assume.

Ce que l'un présente comme une dérive,
l'autre le vit comme une nécessité.

Et dans cet écart, le miroir se forme –
jusqu'à rendre les deux récits étrangement compatibles.

L'Amérique face à ses propres choix

Enfin, la critique américaine prend une dimension plus troublante encore lorsqu'on la replace dans son contexte intérieur.

L'administration de Donald Trump avait été élue sur une promesse simple : recentrer l'action publique sur les besoins du pays.
Moins d'interventions extérieures.
Plus d'investissements domestiques.

Et pourtant, les milliards s'accumulent ailleurs.
Dans une guerre lointaine, incertaine, de plus en plus coûteuse.

Dans le même temps, Marco Rubio affirme :

«Nous voyons la ligne d'arrivée. Ce n'est ni aujourd'hui ni demain, mais elle approche».

La ligne d'arrivée est là, comme un mirage dans les sables.

Dès lors, la question posée à l'Iran s'adresse d'abord aux États-Unis :
combien de ressources sacrifiées –
et pour quel résultat ?

Une accusation qui se retourne

En dénonçant les priorités de Téhéran, Washington ne révèle pas seulement celles de son adversaire – il expose les siennes.

Car dans cette guerre, les États-Unis parlent, jugent, condamnent.
L'Iran, lui, n'a même pas besoin de répondre : il lui suffit de constater.

Peu à peu, le terrain se déplace.

Cette guerre ne se joue plus seulement sur le plan militaire.
Elle se joue dans les récits, dans la légitimité, dans la cohérence.

Et sur ce terrain, une évidence s'impose :
l'hôpital se moque de la charité.

Pendant que Washington revendique la morale, une autre réalité s'installe – plus silencieuse, mais plus tangible.

Le niveau de vie recule.
Les tensions s'étendent.
Les équilibres se fragilisent.

Des deux côtés de l'Atlantique.

Comme si, à force de contradictions, le système lui-même commençait à céder.

Le monde n'entre pas dans la crise.
Il y retourne.

À bas bruit, il rejoue des mécaniques qu'il connaît déjà –
celles qui ont mené à la Grande Dépression de 1929.

Et dans ce glissement, un slogan réapparaît.

Moins comme une provocation
que comme un diagnostic :

Make America Crash Again.

(https://reseauinternational.net/mentions-legales/)

FR